

Georges LÜDI

Parler bilingue et traitements cognitifs¹

Bilingual speech and cognitive treatments

Abstract : The present paper deals with different forms of «bilingual speech» — and in particular with code-switching — that characterise verbal interaction between bilingual persons when communicating in a bilingual mode. We are specially interested in the cognitive elements that belong to different linguistic systems. The background assumptions are that grammatical and lexical systems have complementary functions in the construction of meaning and that neither memorised lexical items nor «things of the world» to which we refer with them, are stable across the interlocutors. Some formal constraints of bilingual speech are then explained as traces of the effort to create compatibility between the «cognitive scaffolding» in a matrix language and the contextual properties of lexical items chosen in an embedded language because they correspond better to the speakers' intention.

I. INTRODUCTION

Une grande partie des travaux sur le traitement du parler bilingue s'inscrit dans la tradition de la psycholinguistique du bilinguisme (p. ex. Harris 1992). On y trouve, parfois, une vision réductionniste des propriétés de l'unité lexicale assimilée à des signifiants associés à des faisceaux de traits lexicaux qui reflètent de façon plus ou moins directe, en mémoire, des objets du monde² (par exemple de Groot/Nas 1991). L'accent y est mis sur la reconnaissance lexicale.

L'étude qui suit repose sur des postulats différents. Nous proposons, en effet :

— d'aborder le traitement du parler bilingue dans la perspective de la production plutôt que dans celle de la réception,

¹ Je remercie François Grosjean, Lorenza Mondada ainsi que les rapporteurs de *Intellectica* de leurs remarques sur des versions préliminaires.

² Voir aussi Rastier 1991 pour des arguments contre des approches réductionnistes qui associent mot/concept/objet du monde dans une sémantique universaliste.

— de distinguer entre les représentations et les signifiés en tant qu'unités sémiotiques — lexicales ou supralexicales — faisant partie de langues différentes,

— de concevoir ces signifiés comme le résultat de constructions cognitives dans le cadre de pratiques sociales et discursives,

— de considérer les rôles complémentaires que jouent, dans le cadre de la «mise en langage» de représentations individuelles, la grammaire et le lexique.

Dans ce cadre, le phénomène appelé 'parler bilingue' soulève un certain nombre de questions intéressantes³ comme, par exemple

— Comment un locuteur bilingue s'y prend-il pour «formater» plus ou moins simultanément une représentation dans deux (ou plusieurs) systèmes sémiotiques passablement différents (voir déjà Green 1986 et de Bot 1992) ?

— Existe-t-il des contraintes quant à l'insertion alternative, dans une même séquence discursive, d'unités lexicales appartenant à des langues différentes, souvent associées à des champs d'expériences, des représentations sociales et des pratiques discursives sensiblement différentes ?

— De quelle manière les grammaires et les lexiques des deux (ou plusieurs) langues concernées interagissent-ils ?

— Comment faut-il concevoir les interrelations entre

— les schématisations du monde préconstruites offertes par chacune des langues concernées,

— le choix de langue, voire le mode bilingue/unilingue et

— le vouloir-dire des locuteurs bilingues ?

En fonction d'une tradition considérant l'unilinguisme comme la règle et le bi- ou multilinguisme comme l'exception, ces questions n'ont pas attiré beaucoup d'attention de la part des chercheurs. Or, démographiquement parlant, une importante partie, probablement la majorité de l'humanité est bilingue ; le traitement du parler bilingue par des systèmes cognitifs bilingues concerne, par conséquent, non pas une minorité exotique, différente de ce qui serait normal, mais virtuellement tous les membres de nos sociétés modernes. Par ailleurs, certains des phénomènes traités ici se retrouvent dans différentes manières de 'mélanger les registres' à l'intérieur d'un répertoire polylectal 'unilingue'.

³ Voir déjà Grosjean 1987 pour des besoins de recherche à ce propos.

L'étude du parler bilingue peut fournir, ainsi, un éclairage nouveau sur des phénomènes langagiers plus généraux. C'est la voie tracée par une approche psycholinguistique récente du code-switching, développé par Carol Myers Scotton (1993b), qui promet des connaissances nouvelles à ce propos.

II. DE LA DOUBLE INSTABILITE DES OBJETS DE DISCOURS

Selon une conception assez généralement acceptée aujourd'hui, communiquer signifie «... to evoke in the listener a particular kind of experiential complex, here to be termed as 'cognitive representation' » (Talmy 1995). Cela implique un certain nombre d'opérations logiquement (mais pas nécessairement psychologiquement) consécutives que l'on peut schématiser de la façon suivante (voir Pottier, 1992, 16 ss. pour la terminologie) :

Dans ce contexte, nous nous intéressons, ici, à deux phénomènes :

A - L'instabilité intersubjective des significations emmagasinées en mémoire lexicale

Nous nous fondons, ici, sur une conception discursive, variationnelle et dynamique de la compétence linguistique et notamment lexicale, qui refuse un modèle « codique » de la communication et considère le lexique comme une des « zones molles » de la langue. L'équilibre, dans le discours, entre emploi d'éléments préfabriqués et créativité est donc extrêmement labile et les unités lexicales sont foncièrement modifiables dans et par l'énonciation. Nous avons tenté d'explorer plusieurs dimensions de cette conception du lexique dans d'autres études (voir notamment Lüdi 1991 et 1994). En voici les prémisses :

(1) La compétence lexicale de chaque locuteur est composée d'une mémoire lexicale ainsi que d'un ensemble de règles qui gouvernent la créativité lexicale, c'est-à-dire la modification d'unités lexicales existantes et la génération de mots nouveaux, autrement dit de « mots possibles » non attestés (cf. Corbin 1987).

(2) La mémoire lexicale est constituée par un ensemble ordonné d'hypothèses lexicales comprenant, pour chaque unité lexicale, une information phonologique, voire orthographique — c'est-à-dire le

signifiant — et une information syntaxique et morphologique (dans le sens des « lemmas » de Levelt, 1989⁴) ainsi que sémantique et pragmatique — c'est-à-dire le signifié. Ces hypothèses lexicales appartiennent au domaine des représentations ; elles font partie des champs sémiotiques formant la culture d'une société au même titre que le savoir encyclopédique, i.e. que la « connaissance qui est acquise au cours de la socialisation et qui médiatise l'intériorisation, à l'intérieur de la conscience individuelle, des structures objectivées du monde social (...) [et] « programme » les canaux par lesquels l'extériorisation produit un monde objectif » (Berger et Luckmann 1986 : 94).

(3) Ce savoir n'est pourtant pas entièrement stable ni chez l'individu lui-même, ni moins intersubjectivement. Cette instabilité est déterminée par des facteurs tels que les différences sociales, les divergences dans la formation et la biographie des individus, la capacité de mémorisation limitée, la créativité foncière de l'esprit humain, etc. La « réalité » a donc constamment besoin d'être garantie, modifiée, reconstruite. Et l'interaction verbale est le lieu de cette reconstruction : « Le plus important véhicule de la conservation de la réalité est la conversation. On peut concevoir la vie quotidienne de l'individu en terme d'action d'un appareil de conversation qui continuellement maintient, modifie et reconstruit sa réalité subjective » (Berger et Luckmann 1986 : 208). Nous ne pouvons jamais être certains que la « réalité » à laquelle nous nous référons est perçue de la même manière par nos interlocuteurs. Par conséquent, une des fonctions centrales de l'interaction verbale est de contrôler et d'ajuster, si besoin est, cette réalité. Or, contrôler interactivement la réalité signifie automatiquement aussi contrôler la signification des unités lexicales employées pour en parler.

(4) Il existe donc des divergences importantes entre les signifiés actualisés par différents interlocuteurs — et parfois même entre différents emplois de la même unité lexicale par un seul et même locuteur (Grunig et Grunig 1985 : 151). Il est vrai que ces divergences sont souvent neutralisées grâce à la malléabilité des unités lexicales. Celle-ci repose sur le caractère abstrait des hypothèses de signification, lesquelles sont considérablement enrichies dans l'énonciation par des opérations inférentielles. Il n'en reste pas moins que le contenu de la mémoire lexicale individuelle est potentiellement modifié rétroactivement, dans et par chaque acte de communication, par l'addition d'unités lexicales

⁴ Les "lemmas" sont, selon Levelt (1989), des entrées abstraites dans la mémoire lexicale mentale du locuteur ; ils contiennent les aspects non phonologiques de l'information lexicale ; leurs instructions au "formulateur" activent les processus morphosyntaxiques qui produisent les configurations de surface.

- que l'objet à construire n'est pas 'lampe' (qui serait «incongruent» dans ce contexte ; voir Lüdi 1994), mais correspond à l'archiséme [source de lumière] ;
- qu'il ne s'agit pas d'une 'métaphore', mais d'une dénomination approximative (voir Lüdi 1994 pour cette notion) ;
- qu'il s'agit par conséquent de construire un objet du discours reprenant certaines des propriétés des lampes compatibles avec 'ciel' et 'nuit' et 'tout petit'.

— Il en résulte une hypothèse de sens /étoile/, qui est vérifiée interactivement. On pourrait même dire que le schéma de formulation employé par I exige, pour être complet, la formation de cette hypothèse par M (LN) et son acceptation par I (LNN).

— Dans le courant de ce petit échange, les interlocutrices accomplissent, en d'autres termes, la double tâche de

— construire et ajuster mutuellement des objets de discours appartenant à un 'univers de discours' qui fait partie des 'mondes possibles' pour chacun des interlocuteurs en fonction de son 'univers de croyance' en vue de la construction d'un sens partagé (voir .i.Martin 1987 ; pour la définition de ces notions) ;

— construire, contrôler et ajuster des hypothèses de signification (lemmas) de certains mots, ici notamment du mot » étoile », en focalisant sur certaines de ses composantes telles que [localisé dans le ciel], [apparaissant typiquement la nuit], [petitesse], [source de lumière].

B - L'instabilité intersubjective des «objets du monde» auxquels les locuteurs réfèrent à l'aide d'unités lexicales

La plupart des conceptions constructivistes récentes refusent, par ailleurs, l'hypothèse que les sujets traitent 'le monde réel' et admettent que ce traitement concerne «des représentations matérielles hautement codifiées, socialisées du monde, voire, plus précisément encore, les représentations codifiées d'objets socialement structurés dans un univers de connaissances historiquement donné.» (Dubois, 1995, 87, c'est moi qui souligne).

Toujours selon Danièle Dubois, les prémisses de cette conception sont les suivantes :

— «L'objet en tant qu'élément discret du monde résulte d'une construction et d'une stabilisation en mémoire d'un invariant, isolé du flux sensoriel continu, sous l'effet certes de contraintes du monde physique, mais aussi des activités du sujet.» (Dubois, 1995, 80)⁵

— «Les langues qui, à travers leurs structures en systèmes de signifiants, produisent (historiquement) des significations (ou signifiés) dont les contours ne 'mappent' pas nécessairement ni les structures du monde (lequel ?), ni les structures cognitives individuellement construites» (Dubois, 1995, 84)

— «Au niveau sémantique où nous nous situons, [on peut] substituer à une conception de la cognition humaine comme système qui extrait l'information du

⁵ Nous renvoyons le lecteur à la thèse récente de Lorenza Mondada (Mondada 1995) pour un exemple d'analyse d'une telle "fabrication du savoir" dans le domaine de l'espace.

monde, une analyse qui réinscrit le rôle des activités humaines dans la construction des significations *données* au monde, par des sujets» (Dubois, 1995, 86)

On doit donc conclure que le *locuteur bilingue* ne choisit pas simplement entre deux unités lexicales construites pour désigner les mêmes 'objets du monde' ; ce sont les objets du monde eux-mêmes qui sont construits en fonction de systèmes linguistiques différents et de communautés culturelles différentes. Les unités lexicales de la langue A ne 'mappent' par conséquent pas nécessairement les objets construits en fonction de la communauté linguistique et culturelle B, et vice-versa. A un niveau très superficiel, ce fait est illustré par des énoncés tels que

Exemple 2

Vamos a la gare. (Lüdi/Py 1986)

Exemple 3

Je suis parti à la gare et je suis arrivé le lendemain à neuf heures *na estação de Pombal* [sc. à la gare de Pombal]. (Araujo, 1990)

où le dédoublement de 'gare' et 'estacão' dans les propos de migrants portugais à Paris, voire le code-switching 'gare' dans une phrase espagnole prononcée à Neuchâtel représentent, plus que des repères déictiques spatiaux, les indices d'une pluralité de mondes vécus : la 'gare' suisse ou française est un autre objet construit que la 'estacão' portugaise ou la 'estación' espagnole ; elle ne peut par conséquent que très imparfaitement être désignée, par le bilingue, à l'aide de la 'fausse' étiquette.

La compréhension, c'est-à-dire l'interprétation d'un tel segment linguistique en fonction du contexte énonciatif n'est alors pas réductible non plus à la reconnaissance des mots (même en contexte). En effet, les objets de connaissances et de discours étant «diversement structurés, selon les groupes humains, selon les processus individuels et collectifs qui ont conduit à leur élaboration et à leur matérialisation dans différents systèmes sémiotiques» (Dubois, 1995, 88), la tâche du coénonciateur consiste à créer une cohérence, dans le cadre des opérations de compréhension, entre des objets de discours non seulement énoncés dans des systèmes sémiotiques différents, mais renvoyant à des univers socioculturels différents.

Loin de n'être qu'un répertoire de signes, une nomenclature renvoyant à des concepts, psychologisés, souvent 'naturalisés', le lexique dépend ainsi étroitement des pratiques langagières ainsi que de l'historicité du système de la langue et de la construction sociale des connaissances (Dubois, 1995, 101s.).

L'intérêt de l'étude du parler bilingue dans ce contexte résulte du fait que, pour des personnes bilingues et biculturelles, les deux 'mondes' ne coexistent pas simplement l'un à côté de l'autre, mais se chevauchent et s'interpénètrent. Dans le cas d'un bilinguisme et biculturalisme réussi, l'individu intègre en effet deux réalités sociales dans un suprasystème cohérent, qui lui permet de calculer les attentes et les inférences des autres membres de chacun des deux groupes. Il ne s'agit donc pas de deux moitiés séparées d'une personnalité «coupée en deux», mais d'un tout original (Grosjean, 1985) ; dans les cas de bilinguisme et biculturalisme mal vécus, des ruptures et des contradictions révélatrices des différences entre les deux «mondes» apparaissent (voir Lüdi/Py et al., 1994 pour les implications identitaires de tels contacts entre cultures).

Admettons, avec Danièle Dubois, l'existence de deux plans :

(a) celui des «représentations individuelles inobservables (oserait-on dire subjectives, pensée privée, expertise, savoir faire ou intuition), objets sur lesquels les recherches cognitives, stérilisées par la métaphore informatique, (re)commencent à se développer (...)» et,

(b) celui des connaissances matérialisées dans des signes et des symboles qui contraignent l'organisation cognitive à travers la structure des signifiants à la fois intériorisés et partagés dans les processus de référenciation et de dénomination qui relèvent d'un réglage social des significations, phénomène d'un tout autre ordre temporel, matériel et ontologique que la conception individuelle dans un organisme.» (Dubois, 1995, 24)

Sur ce fonds, nous avançons l'hypothèse qu'il y aura, plus ou moins souvent, un manque de congruence potentiel entre les représentations préconstruites, fournies par l'une ou l'autre communauté culturelle, telles qu'elles sont 'gelées' dans les significations linguistiques de l'une ou l'autre langue et les représentations individuelles des bilingues. Il en résulte la nécessité de diverses opérations d'ajustement et d'adaptation comme par exemple :

— ajustement des représentations pour qu'elles deviennent congruentes (pour qu'elles 'mappent') avec les objets construits à la manière de L1 ;

— ajustement des représentations pour qu'elles «mappent» avec les objets construits à la manière de L2 ;

— exploitation de l'existence de deux ensembles d'unités significatives.

C'est sur ce dernier domaine que nous allons, dans ce qui suit, focaliser notre attention.

III. LE BILINGUE FACE A LA TACHE DE PRODUIRE EN DEUX LANGUES

Mais que signifie ‘parler bilingue’ ?

Tout locuteur disposant de plusieurs variétés linguistiques dans son répertoire doit choisir, au moment de communiquer, la variété appropriée à la situation. On sait que ce choix n’est nullement arbitraire, mais gouverné par des règles (Grosjean, 1982 145) :

— Des modèles macrosociolinguistiques ont démontré l’existence, dans des sociétés bilingues, voire diglossiques, de domaines de l’emploi des langues tels que le domaine de la religion, de l’école, de la vie privée, du travail, etc. (Fishman, 1967). En cas de doute (par exemple quand un jeune homme parle de sport au curé à l’école), des facteurs situationnels seraient analysés et pondérés, entre autres en fonction de la valorisation sociale des différentes variétés.

— Parallèlement, des enquêtes microsociolinguistiques ont révélé que ‘la situation’ ne préexiste pas à l’interaction, mais résulte d’un travail interactif d’interprétation et de définition de la part des interlocuteurs. Le degré de déterminisme, voire de liberté des interlocuteurs varie considérablement selon qu’il existe, ou non, des règles sociales, des différences significatives dans la maîtrise des variétés disponibles, des habitudes et des automatismes. L’exploitation de la marge de liberté, mais aussi et surtout la transgression des règles, là où elles existent, sont porteurs de signification (par exemple Gumperz, 1982, Myers-Scotton, 1993a).

Il est vrai que le choix de langue n’est pas toujours absolu. En effet, les bilingues peuvent choisir entre un mode unilingue ou bilingue (Grosjean, 1985), voire un parler uni- ou bilingue (Lüdi/Py, 1986). Il est aujourd’hui généralement reconnu que les bilingues alternent entre ces modes selon toute une série de critères (maîtrise présumée de l’interlocuteur, degré de formalité de la situation, représentations normatives des interlocuteurs, etc.) et que, même si tous les interlocuteurs sont bilingues, la situation n’est ‘bilingue’ qu’à condition d’être définie interactivement comme telle. Dans le mode unilingue, le choix de langue est rigide et les langues non employées sont, dans la mesure du possible, désactivées. Dans le mode bilingue le choix de langue est moins définitif et les énoncés sont émaillés de nombreuses traces manifestant l’activation plus ou moins simultanée des deux systèmes linguistiques. Ce sont les *marques transcodiques* (Lüdi, 1993).

Or le terme de marque transcodique regroupe des phénomènes hétérogènes, et ces derniers font en plus l’objet d’interprétations parfois contradictoires. En effet, les spécialistes de l’acquisition d’une langue étrangère y voient en général les traces d’une incompétence, voire le

produit de stratégies individuelles employées, par des apprenants, dans des situations de détresse verbale (par exemple Siguán, 1987, 211, Faerch et Kasper, 1983, Broeder et al., 1988) ; pour tous ceux qui travaillent sur le bilinguisme au sein de communautés plus ou moins stables, les marques transcodiques représentent au contraire un phénomène communautaire, qui présuppose une excellente maîtrise des langues impliquées et représente ainsi l'indice d'une compétence bilingue (Grosjean, 1982, Lüdi et Py, 1986, Heller, 1988, Myers-Scotton, 1993a, etc.). Nous distinguerons, ici, quatre types de marques transcodiques :

— Les *interférences* sont des traces systématiques de la langue première (ou de n'importe quelle autre langue) dans la production en langue seconde, qui relèvent de l'interlangue de locuteurs non natifs ; c'est-à-dire qu'il les traite comme éléments de la langue cible, même si les linguistes — et, souvent, les locuteurs natifs — y reconnaissent une influence d'une autre langue.

— Les *emprunts* sont des éléments — le plus souvent des unités lexicales — d'une autre langue quelconque introduits dans un système linguistique afin d'en augmenter le potentiel référentiel ; elles sont supposées faire partie de la mémoire lexicale des interlocuteurs même si leur origine étrangère peut rester manifeste.

— La *formulation transcodique* (Lüdi, 1993) consiste en un emploi potentiellement conscient, dans un énoncé en langue seconde, d'une séquence perçue par le locuteur non natif comme appartenant à une autre langue (le plus souvent la langue première du locuteur), dans le but de surmonter un obstacle communicatif ; elle fait partie des stratégies compensatoires interlinguales.

— Le *code-switching*⁶ est l'insertion 'on line' de séquences — allant d'une unité lexicale minimale (on parle aussi de 'nonces', d'emprunt dynamique ou d'emprunt de parole) à des séquences des rangs les plus élevés — d'une ou plusieurs langues quelconques (= langues enchâssées dans un texte / échange produit selon les règles d'une autre langue (= langue de base) entre bilingues dans une situation appropriée au mode bilingue.

Dans la perspective des questions formulées au départ, le code-switching offre le champ expérimental le plus intéressant. Il concerne, en effet, l'interpénétration 'on-line', dans le cadre d'opérations énonciatives, des deux codes (contrairement à l'emprunt, où l'interpénétration est un problème de diachronie), et ce de la part de bilingues ayant accès, en principe, aux représentations socio-culturelles des deux groupes linguistiques (contrairement aux apprenants pour lesquels ceci n'est manifestement pas le cas). On sait depuis de nombreuses années, que le 'mélange' n'est point arbitraire, mais gouverné par des règles précises. Les contraintes formelles, voire la 'grammaire du code-switching' proposées dans les travaux de pionniers de David Sankoff et de Shana Poplack (par exemple Sankoff/ Poplack, 1979, Poplack, 1980) ont été complétées et

⁶ Nous maintenons les termes de "code-switching", de "formulation transcodique" et de "marques transcodiques", plus ou moins généralement acceptés, bien qu'ils puissent connoter une vision "codique" de l'interaction qui a été mise en question dans l'introduction.

corrigées par des modèles plus psycholinguistiques récents (voir Romaine, 1989, 110ss. pour une vue d'ensemble). Aujourd'hui, c'est le modèle de Carol Myers-Scotton ,(1993b) qui représente la base la plus solide et la plus élaborée pour toute recherche future. Il est aussi le plus riche et le plus prometteur dans la perspective cognitive, car il permet d'interpréter en termes d'opérations cognitives les contraintes linguistiques révélées par les recherches sur le code-switching. Dans ce sens, le parler bilingue devient une situation expérimentale dans laquelle certains traitements cognitifs sont plus visibles, comme sous un effet de loupe.

IV. QUELQUES OPERATIONS COGNITIVES REVELEES PAR L'ANALYSE DU CODE-SWITCHING

Avant d'aller plus loin, il faut mentionner, ici, que la notion de code-switching regroupe, en fait, plusieurs phénomènes qui posent des problèmes très différents à l'analyse. On a ainsi proposé de distinguer les types suivants, selon que l'alternance a lieu entre ou à l'intérieur d'un tour de parole, entre ou à l'intérieur d'une phrase, voire d'une proposition, entre ou à l'intérieur d'un syntagme :

entre deux tours de paroles à l'intérieur d'un tour de parole

entre deux phrases

à l'intérieur d'une phrase

entre deux propositions

à l'intérieur d'une proposition

constituants 'purs'
(îlots de langue de
base et de langue
enchâssée)

constituants mixtes
(unités lexicales d'une autre